

Tante Hélène.

Un cri de douleur d'Hélène, qui se relevait brusquement, le visage inondé de sang, et la scène se révéla d'un coup.

Germaine, la fille de M. et de Mme de Lartynes, un bébé de deux ans, avait saisi un couteau. Hélène, inquiète du danger, s'était précipitée. Mais l'enfant se débattait avec violence, imprévu, la pointe de l'arme atteignait l'œil d'Hélène.

A vingt ans, jolie admirablement, Hélène devait, à l'éclat de son regard gris et limpide, le charme principal de sa beauté. Ce charme fut détruit. Et le malheur qui anéantissait la beauté de la jeune fille s'aggravait d'une infortune plus haute. Orpheline, sans fortune, recueillie par Mme de Lartynes, sa sœur, Hélène, de puis quelques semaines, était fiancée. D'elle-même elle rendit la parole échangée; et le fiancé, après avoir protesté d'abord, sous l'influence du premier émoi, se résigna affectant de céder au désir d'Hélène.

—Ma pauvre enfant! dit M. de Lartynes, comment jamais réparerai-je... Héroïque, Hélène répondit: —En ne révélant jamais à Germaine qu'elle a été la cause involontaire de cet accident.

Dans la vie mondaine et affairée des Lartynes, en quelque sorte, avait servi de mère à Germaine, rendant par là à sa sœur et à son beau-frère un peu des obligations qu'elle leur avait. Mais, surtout, elle s'était complu à ce rôle par une affection trépassive, une adoration de l'enfant. Sa vie brisée, tout bonheur clos, elle l'aima davantage encore, en raison même du mal qu'elle en avait reçu.

La mère n'avait donné à sa fille qu'une souffrance passagère, vite effacée; elle, c'était sa beauté, son cœur, toutes les joies que l'enfant tenait en réserve qu'elle lui sacrifiât.

De Germaine seule, d'ailleurs, de sa grâce, de sa gaieté ingénue, de ses tendresses, pouvait venir à Hélène quelque bonheur, si ce bonheur était encore possible.

Ce fut près d'elle, dans ses caresses, qu'elle chercha la réconfortation, la consolation, l'oubli. Avec le temps, elle commença de les trouver peu à peu. L'horrible aventure, le lèchement, se réconfortait dans le lointain, s'estompait. Hélène avait de longs oublis, dans des rires heureux, le passé douloureux ne revenait qu'en des heures de plus en plus rares de solitude et de rêverie. La joie serene du sacrifice épanchant sa paix discrète et ses voluptés mystérieuses, à mesure que Germaine, grandissant, s'épanouissait dans une gloire naissante de petite princesse, avec des yeux admirables pareils à ceux d'Hélène autrefois, un éclat merveilleux de fleur vivante éclochant d'une éclosion continue.

Un matin, à déjeuner, le souvenir fut rappelé brusquement: Germaine qui, depuis un moment, regardait le visage d'Hélène, demanda: —Dis, pourquoi toujours tu fermes un œil?... Ouvrir-le! —Demain! promit Hélène en riant. —Non!... Tout de suite!... Ça me fait peur! Germaine cria M. de Lartynes d'une voix irritée. Avec Germaine se tut, muette et mauvaise.

Une gêne passa, moins du caprice de l'enfant que de la colère suite de M. de Lartynes. Et cette gêne du souvenir ainsi rappelé fut lente à se dissiper, demeura latente, d'une persistance subtile, vaguement inquiète.

Germaine, d'ailleurs, avec les années, accusait un caractère capricieux et despotique; elle témoignait aussi d'un goût extraordinaire, presque maladif, de toilettes et de chosesjolies. Souvent, impatiente, elle repoussait les caresses trop vives de sa tante, qui auraient pu gêner ses précieux ajustements. Bientôt Hélène, à des paroles, à des allusions, à des expressions de visage, commença de redouter que ses traits, ainsi déparés, ne blessassent, chez l'enfant, de secrets dégoûts. Elle se contraignit, apportant des distractions nouvelles aux effusions dont le besoin la tourmentait.

N'était-ce pas naturel, en effet. Les enfants, Germaine surtout, n'aimaient pas les personnes laides: c'était un sentiment instinctif, comme la peur d'un malheur qui aurait pu, qui pouvait encore les atteindre à leur tour.

Plus tard, elle comprendrait. Germaine entrée en pension, la maison pour Hélène demeura vide et triste; retirée des fêtes depuis l'accident, uniquement occupée de l'enfant, elle vécut dans l'attente des vacances qui la lui ramèneraient.

Mais lorsque Germaine revint, la joie d'Hélène cessa net. Son infirmité choqua l'enfant. Une petite répugnance se lisait sur son visage, se trahissait dans la raideur de ses membres. Elle finit par se fâcher: —Non, ne m'embrasse pas de ce côté! —Oui, pria doucement Mme de Lartynes, tu sais combien elle est délicate!

Et M. de Lartynes, agacé, déclara brusquement: —C'est bête, aussi, de toujours embrasser les gens!

L'enfant partie, Hélène, retournée à sa solitude se créa des occupations nouvelles. Elle veilla au ménage, se chargea du linge, fit les courses chez les fournisseurs. Elle vivait de nouvelles vacances se succédèrent à de longs intervalles, courtes, remplies de peu de joie. Mais elle se résignait, de la seule présence de l'enfant, du bonheur encore.

Ne savait-elle pas l'égoïsme de la jeunesse? et Germaine ne faisait-elle pas assez d'être si jolie, d'apporter auprès d'elle la gaieté de ses jeux et de ses rires, ou le ravissement infini de ses airs de grande personne?

Les années coulèrent. Germaine sortit de pension. Hélène, peu à peu, était tombée à un rôle définitif d'intendante. Elle glissa, à cause des fêtes nouvelles et du changement porté par la jeune fille dans le train de la maison, à un effacement plus grand encore.

Elle ne fut plus qu'une parente pauvre, une personne que l'on a sous la main, à toute heure, pour de menus offices, que l'on ne commande point ainsi qu'un domestique que l'on prie, seulement, d'une formule familière et brève. Elle n'osait plus embrasser Germaine. Son infirmité élevait entre elles un obstacle toujours plus haut, faisant peser sur la famille une gêne plus lourde. Elle était le souvenir vivant, importun, le reproche permanent du service reçu, le remords du mal causé.

Hélène, alors, s'efforçait de demeurer silencieuse, inaperçue. Du passé cruel, du présent si cruel à son tour, sa pensée se réfugiait dans l'avenir.

Germaine, quelque jour, serait fiancée; elle aussi se marierait. Quelque jour, elle aurait un enfant, une petite fille sans doute, pareille à elle-même. Et déjà Hélène voyait, auprès du bébé qu'on lui confierait, renaitre les bonheurs anciens, les bonheurs que, cette fois, rien ne viendrait détruire et dont toute la souffrance de jadis serait consolée, abolie.

Un matin, Hélène suivait ce rêve. M. de Lartynes la fit prier de lui parler. Il avait un air embarrassé. Il émit des phrases obscures d'abord. Elle devait bien s'ennuyer. Elle vivait seule, en dehors de la famille, se retirant dans sa chambre les jours où il dominait des fêtes. Avec M. de Lartynes ne lui reprochait pas. Elle était libre. Mais, dans ces conditions, il avait pensé que, peut-être, elle aimerait mieux... Il y avait des maisons de santé où l'on était admirablement... Il avait pris des dispositions...

Très-pâle et près de défaillir, Hélène écoutait tomber dans son cœur, goutte à goutte, avec les paroles, cette douleur nouvelle. Depuis longtemps, sans vouloir se l'avouer, elle percevait la menace graduelle d'un malheur imprecis et plus affreux que tous les autres. Elle voyait enfin clairement! Son infirmité était la tâche perpétuelle de tous leurs plaisirs, de toutes leurs joies, devenue intolérable.

Elle ne se révolta pas; elle courba le front et répondit: —Comme il vous plaira. —Mme de Lartynes accourut. —Comment! tu n'es qu'une pauvre! Elle paraissait désemparée, puis finit par dire l'air raisonnable. —Eh bien! console-toi, j'en aurais pas voulu te le proposer, mais puisque c'est ta idée, je crois que tu as raison!

Lorsque Hélène, derrière le domestique qui portait sa malle, descendit Germaine, justement, traversait le vestibule, regagnant le salon rempli, à cette heure-là, d'un affaînement de visites; apercevant Hélène, elle se détournait un peu, la main déjà posée au bouton de la porte. —Ah! c'est vrai! fit-elle, tu l'en vas! Mais nous irons te voir! Oui, oui, nous irons!

Et, aisée, rayonnante, dans sa jolie toilette, de jeunesse et de bonheur, elle adressa un petit geste d'adieu et entra dans le salon.

Une dépêche de Genève annonçait que M. Lechet, juge d'instruction, vient d'interroger Luccheni, l'assassin de l'impératrice d'Autriche, à la suite d'une commission rogatoire venant de Zara (Dalmatie), demandant qu'on communiquât à Luccheni les déclarations d'un ouvrier mineur anarchiste emprisonné à Zara. Celui-ci disait avoir entendu plusieurs fois ce dernier proférer des menaces à l'égard des souverains.

Luccheni a déclaré ne pas connaître cet homme; par contre, il maintient que deux autres anarchistes qu'il ne connaît pas se trouvaient le jour de l'attentat, à la gare de Genève, armés de revolvers, attendant l'impératrice.

Un autre point est élucidé. On a parlé longtemps d'un mystérieux vieillard qui suivait Luccheni, le jour du crime; c'est simplement un honorable commerçant genevois qui coudoya par hasard l'assassin sur le quai de Mont-Blanc. Il n'avait pas voulu se nommer pour éviter le bruit et les interviews.

Les "Cloches de Corneville".

Corneville et ses légendes.

Le célèbre opéra-comique de Robert Planquette a fait non pas trois, mais plusieurs fois le tour du monde et le vent du succès a poussé vers les quatre coins de l'univers les envolées du joyeux carillon qui depuis vingt et un ans sonne, sonne toujours.

Les débuts dans la carrière de l'œuvre de l'auteur, tant applaudis depuis, de «Surcouf», de «Rip», des «Voleurs de la 32e» et d'un nombre considérable de partitions charmantes ne furent pas précisément un triomphe. Accueillies avec indifférence par le public, très contestées par la critique, les «Cloches de Corneville» semblaient condamnées, et l'on assure que, le soir de la première, Robert Planquette rentra chez lui désespéré.

La pièce ne dut son salut qu'à l'énergie, à la ténacité de Dautin qui dirigeait en 1878 les Folies-Dramatiques.

Les «Cloches», à son avis, avaient une valeur, et le succès qu'elles méritaient, il résolut de l'obtenir.

Pendant plusieurs mois, Dautin fit sauter comble tous les soirs avec des billets de faveur. Une telle persévérance méritait d'être récompensée; elle le fut. Après avoir été jouées une centaine de fois devant un public d'invités, les «Cloches de Corneville» eurent six cents et quelques représentations, toujours devant une salle comble, mais les spectateurs payaient leurs places.

Lorsque le succès eut dépassé toutes les espérances, lorsque les «Cloches» eurent été applaudies dans les cinq parties du monde, les heureux auteurs se souvenaient que le nom de Corneville n'appartenait pas au domaine de la géographie fantaisiste; cela leur fut très courtoisement rappelé par Stanislas de La Rochefoucauld, gentilhomme de vieille noblesse normande et dernier descendant des seigneurs de Corneville, qui, en cette qualité, pensa qu'il était désastreuse d'entendre constamment parler des «cloches de Corneville, alors que le clocher de Corneville, célèbre à plus d'un titre, n'est pas plus qu'une seule pauvre petite cloche.

Voici sur Corneville et les poétiques légendes qui ont inspiré MM. Gabet et Clairville, d'intéressantes explications.

Le dernier descendant des seigneurs de Corneville est le marquis de Rochetoul.

Sa généalogie remonte à l'an 1050. Lorsque les Northmans eurent fait la conquête du pays, un de leurs chefs, Torf, se fixa à Corneville qu'il passa ensuite à son fils Thouroude, qui lui-même le légua à Hunfray de Vielle, fondateur de l'abbaye de Préaux, qui reçut en dotation les moulins de Corneville.

Un autre parent de Torf, du nom de Renaud, qui fut le compagnon de Guillaume le Conquérant lorsque celui-ci guerroya contre l'Angleterre, vint en 1066 établir ses pénates sur un point du territoire de Corneville dont il prit le nom.

Renaud de Corneville fit fortifier son domaine, il construisit le «fort d'Haroude», dont on voit encore aujourd'hui les vestiges; ce seigneur eut un fils qui partit, en 1094, pour la Terre-Sainte, avec Robert de Normandie.

C'est vers cette époque que la fille de Renaud épousa Hugues de Grenth, sire de Grentheville, vicomte de Falaise, seigneur de Villersville et de Montfort-sur-Risle.

C'est elle qui fut l'héroïne de la légende qui a dû inspirer aux auteurs du livret des «Cloches» l'épisode du sauvetage de Germaine.

LES LEGENDES. Hugues de Grenth était d'une jalousie aussi féroce que la beauté de sa femme était éclatante. Un soir, dans un accès de fureur, il fit attacher au cou de la pauvre châtelaine une chaîne au bout de laquelle était fixé un quartier de roche, puis, du haut de son donjon, il précipita la malheureuse dans la Risle, qui serpente autour de Corneville.

Mais, ô miracle! à peine avait-elle touché l'eau qu'on vit la jeune femme regagner la rive, soutenue par une ombre blanche. Hugues, se jetant alors à genoux, demanda pardon à Dieu et à sa dame. On voit encore encastrée, dans le mur gauche de l'église de Montfort-sur-Risle, une pierre et une chaîne qui sont, affirment les gens du pays, celles qui servirent au supplice de la dame de Montfort; une statue de la Vierge a été placée au-dessus de ce trophée.

Voici maintenant la légende des cloches: Le pape Alexandre IV dota l'abbaye de Corneville d'un clocher dans lequel il mit, naturellement, des cloches.

Pendant la Guerre de Cent Ans, le pays fut envahi et livré au pillage. C'est alors que, sous les ordres d'un moine, plusieurs gars du pays — pas les moins robustes, assurément — pour empêcher les Anglais d'emporter leurs chères cloches de la fabrique fondre, les décrochèrent une nuit du clocher et les déposèrent au fond de la Risle. Les années se passèrent; ceux qui avaient si bien caché les cloches partirent en guerre; pas un n'en revint. Le moine mourut également en emportant son secret

dans la tombe. L'envahisseur quitta le pays, mais à la joie de la délivrance, une tristesse vint se mêler: Corneville n'avait plus de carillon! Qu'étaient devenues les cloches?

Les Cornevillois étaient incon solables. Un soir, un tintamarre merveilleux se fit entendre du fond de la Risle: c'étaient les cloches qui, joyeusement, sonnaient. Bientôt revenus de leur premier mouvement d'effroi, les villageois, armés de piques et de cordes, se précipitèrent à la recherche des cloches de la Risle et de les replacer dans le clocher où elles restèrent jusqu'à la Révolution.

On montre comme curiosité au touriste, à Corneville, un tron dans la Risle, où l'on croit que les cloches furent cachées, et cet emplacement garde le nom de «Trou des Cloches».

LOUIS VEUILLOT.

SASTATUE AU SACRE-CŒUR.

—M. de L... —répondait superbement Louis Veullot à un gentilhomme qui lui reprochait la modestie de son origine: —Je monte d'un tonnelier, et vous de qui descendez-vous?

Le fils du tonnelier achève en ce moment son ascension vers la gloire, et du haut de la butte sacrée, où l'on va dresser sa statue, bientôt il dominera ce grand Paris qu'il aimait et méprisait.

Cette extraordinaire apo théose n'éveille aucune colère, ne soulève dans le monde catholique aucune protestation; ce lui-même que Louis Veullot a le plus contrarié reconnaissent que le Sacré-Cœur est la grande mémoire, et l'on admet que son image n'est pas déplacée dans l'enceinte de la basilique de Montmartre.

A ceux qui auront appris au confessionnal qu'il faut pardonner, il enseignera qu'il faut aussi combattre, et que l'Eglise ne saurait triompher si elle régnait exclusivement sur des âmes soumises et des cœurs apaisés.

Résigné? Veullot ne le fut jamais, et tenait en médiocre estime les doux apôtres qui faisaient une application trop générale de la maxime évangélique: Aimez-vous les uns les autres.

Il défendait l'Eglise comme saint Paul défendait son divin maître, l'épée au poing, et je n'ai pas souvenir, qu'en aucune occasion, il ait jamais tendu l'autre joue.

L'abbé Coquerseau, qui était de même trefpe, ne pouvait conserver son calme lorsqu'il prêchait sur la Passion, et rappelant le suprême outrage que subit notre Sauveur, il s'écriait: «Un soufflet! Seul un Dieu avait le droit de le recevoir sans le rendre».

Louis Veullot l'eût rendu. Il avait une foi robuste et croyait, sans les discuter, les vérités que l'Eglise nous enseigne. Mais en toute autre matière il se montrait volontiers sceptique, et je ne crois pas qu'il se soit jamais attaché plus que de raison au service d'un régime déterminé.

Il fut bureaucrate sous le règne de Louis-Philippe, ce qui ne l'empêcha point d'offrir à la république son concours le plus dévoué.

Il est vrai que cette adhésion était conditionnelle: «Que la république, écrivait-il, mette l'Eglise en possession de la liberté, il n'y aura pas de meilleurs républicains que les catholiques français.»

Mais, comme la république semblait avoir d'autres soucis, il lui tourna le dos, acclama le coup d'Etat et fit, à l'occasion du plébiscite, la vigoureuse déclaration que voici: «Pour notre part, devant Dieu, devant les hommes, la main sur notre conscience, comme Français, comme catholiques, nous disons: oui, cent fois oui.»

Cet enthousiasme ne dura guère, et Louis Veullot, qui avait conseillé à lui-même qu'il fallait à Napoléon III de supprimer la liberté de la presse, fut victime d'une application trop rigoureuse de son propre programme.

On fit disparaître par mesure administrative le journal qu'il dirigeait, et à cette occasion, M. de Morry qui ne baissait point la plaisanterie familière et l'esprit faubourien, disait: —Je crois que Louis Veullot s'est mis le doigt de Dieu dans l'œil.

On avait brisé sa plume, son arme de combat. Aucun journal n'eût consenti à lui ouvrir ses colonnes et les réunions publiques n'étaient point autorisées, il n'avait pas la ressource de changer de tribune, de continuer par la parole de la guerre qu'un arrêté ministériel avait interrompue.

Le gouvernement pouvait se contenter de cette victoire; les ennemis de Louis Veullot exigèrent davantage. On diffama cet homme qui n'avait plus le moyen de se défendre; on le mit

à la scène sous les traits men songers d'un condottiere de plume qui se vend au plus offrant fait trafic de sa conscience: Ecrivit sous deux noms faux, contre et pour le ministre.

Ce fut une mauvaise action, indigne du grand talent, du très noble caractère de l'écrivain qui s'en rendit coupable.

Louis Veullot, en effet, fut honnête homme dans la plus haute acception du terme, et jamais ses variations politiques ne furent déterminées par l'intérêt personnel.

Quand il fit réparer l'Univers, après une longue interdiction, Villemessant voulut être son premier bailleur de fonds.

An troisième numéro, Veullot lui rapporta son argent: «Quand j'ai accepté votre offre, lui dit-il, je croyais que l'exil intellectuel que je viens de subir avait amorti l'ardeur de mon tempérament, mais en ressaisissant ma plume, je n'ai pas tardé à comprendre que j'étais demeuré ce que j'étais en d'autres temps. Des lors, il est certain que la justice et l'administration auront tôt ou tard raison de mon journal.

«Vous êtes mon ami, je veux que vous cessiez d'être mon actionnaire.»

Quoi qu'en aient dit ses adversaires, Louis Veullot était un croyant sincère, et s'il combattait avec une passion parfois peu évangélique pour rétablir l'antique domination de l'Eglise, il accomplissait strictement tous les devoirs qui s'imposent au parfait chrétien.

Quand un de ceux qu'il aimait se montrait incrédule, il s'affligeait, se désespérait, faisait effort pour le convaincre; le polémiste devenait apôtre et dépendait, pour gagner une âme, plus d'éloquence qu'il n'en eût mis à confondre un ennemi.

Nadar, l'universel Nadar, était un vieil ami de Louis Veullot. Ils ne s'entendaient guère, car Nadar était un croyant égaré, librepenseur; Veullot l'indignait de son mieux ne perdant aucune occasion de lui prêcher la bonne parole et le voulant à toute force ramener dans le giron de l'Eglise.

Nadar résistait, citait Voltaire, invoquait la raison pure, se défendait contre une séduction dont il comprenait et redoutait la puissance.

Veullot, cependant, ne croyait pas à la sincérité de son scepticisme.

—Vous êtes, lui disait-il, plus chrétien que vous ne le croyez vous-même.

—Moi, répondit Nadar, je le suis si peu, que je n'ai pas fait baptiser mon fils.

A ces mots, Veullot lui prit les mains, le regarda fixement pendant une minute sans prononcer une parole, tandis que deux grosses larmes coulaient lentement sur ses joues.

—Et ma foi, ajoutait Nadar, qui me contait cette anecdote, ces larmes m'empoignaient plus que l'œil pu faire la plus sévère honnêteté — je crois vraiment que si à ce moment j'avais eu un prêtre sous la main, je lui aurais dit: «Monsieur l'abbé, baptisez mon fils, baptisez-le vite, pour contenter ce digne et excellent homme.»

Je n'ai pas l'intention d'écrire une biographie de Louis Veullot, mais simplement de retracer au courant de la plume quelques traits de son caractère et de sa vie, qui me reviennent en mémoire.

D'autres vous diront ses démêlés avec une partie de l'épiscopat français, — la lutte qu'il soutint contre Mgr Dupanloup et Mgr Sibour, et dont il sortit victorieux par la volonté de Pie IX. Il se proclamait lui-même le soldat du Saint-Siège et ses détracteurs affirmaient que si Dieu le condamnait il en appellerait au Pape.

Ce fut un maître écrivain en tout cas, un grand journaliste, et c'est à ce titre que je m'incline devant son génie.

Et puis, au temps où nous vivons, quand tous les caractères s'affaissent, que toutes les consciences fléchissent, quand la fatigue s'empare de tout les esprits et que l'on s'accorde des pires transactions parce que l'on ne sait plus ou que l'on ne veut plus combattre, il est bon qu'au-dessus de Paris se dresse le souvenir d'un homme qui litta jusqu'à la dernière heure pour nos croyances, se prit corps à corps avec les plus puissants et n'échoua jamais, au cours de sa longue et glorieuse carrière, une heure de lassitude, une minute de découragement.

PENSÉES.

L'Embuscade.

Les uhlands!... Et le village éprouva la terreur qui précède les hordes conquérantes.

C'est en 1870... Du froid, de la neige, partant de la neige. Sous un ciel gris, un ciel fermé, la campagne s'étend immense, muette, étouffée dans le linceul de l'hiver. Par bandes, noirs et affamés, les corbeaux volent en décrivant des cercles fatidiques; éraillant le silence onaté, leurs croassements semblent annoncer de sinistres choses.

Depuis quelques jours, au loin, tout au loin encore, rapetissées par la distance, on aperçoit des silhouettes de cavaliers allemands; d'ici, de là, poussant des reconnaissances sur la neige, ces vedettes passent dans la plaine avec des airs de mouches traversant une nappe blanche; puis, elles s'en retournent sans plus approcher.

Mais, quoique fort éloignées, ces vedettes inspirent la frayeur. Dans le pays, d'heure en heure, on attend l'ennemi; juché sur le haut de la colline de Melun, le village de Brolles cache son anxiété sous la mélancolie de ces toits neigeux, d'où monte vers le ciel, comme une prière bleue, la fumée de chaque maison close.

Derrière le village, la forêt de Fontainebleau. Silencieuse et nue, elle dort sous un sauire de givre.

Au pied de la colline, énorme serpent de glace vautré dans les neiges, la Seine, morte, s'étale d'un horizon à l'autre... C'est Phiver, deuil du soleil... Or, dès l'apparition du premier uhlan, un paysan seul entre tous a paru content. Type du braconnier sauvage, très redouté, ce paysan est le meilleur fusil de la contrée. On l'appelle le Loup, surnom que lui valent ses allures de fauve et le poing qui lui pousse hirsute sur sa tête toute la face. Le Loup est un homme de nuit, il voit dans l'ombre, ne manque jamais son coup de feu, et nul aussi bien que lui ne possède la science de l'affût. Il aime le sang pour le sang; voir du sang couler sur le poil d'un carib blessé à mort fait frémir ses narines et dilate ses yeux... On ne lui connaît qu'une tendresse au monde: «son feu».

Mais ce fils est loin, tout là-bas «dans des pays», comme dit le Loup; il sert dans l'Armée de la Loire. Il sert... peut-être... car peut-être est-il mort, tué hier, ce matin... une balle, le froid, la faim... c'est si vite fait!

A cette idée le Loup pâlit sous le poil de ses joues, et farouche il regarde son fusil qui pend à un clou: Brillant, net, sec, chargé, prêt à partir, le fusil semble vivant et s'ennuie, comme un chien à l'attache.

Il ne s'ennuiera pas longtemps. Un matin le Loup a dit à sa femme en causant au coin du feu: —Vois-tu, j'ai vu des uhlands qui pistaient par vers Châlons, y vont bientôt d'ici.

Sous l'ombre de ses durs sourcils, l'œil du braconnier s'embrase soudainement. Pleine d'un bruit sourd, sa femme tiquane les braises sans répondre. Le Loup déclare tout bas, d'une voix rauque: —Tiens, n'ot feu est à c'te guerre, les Prussiens l'ont p'tête d'jà tué, faut que j'tue des Prussiens!

Et brusque, selon sa coutume, le Loup décroche son fusil, puis il sort, laissant pleurer sa femme.

Des lors, chaque jour, quelquefois même la nuit, assez loin du village et caché à la lisière de la forêt, le Loup, fusil au poing, guette la venue des vedettes prussiennes.

Patient, sauvage, accroupi sur ses gros sabots et derrière un rocher que masque un vieux houx, le braconnier reste le regard fixé au large, semblant vouloir faire surgir les uhlands de cet horizon roux qui se perd dans le ciel opaque. Avec son nez de hibou mal content et ses yeux pâles, piqués d'un point noir, avec sa face velue que cachent aux trois quarts un bonnet en fourrure de renard et le col d'une veste peu de chèvre, le Loup n'est plus qu'un paquet de poil, mais de quel poil! d'un poil vivant qui veut tuer et tuer de l'homme.

Pendant ses longues heures d'affût, il rumine cette pensée du meurtre; la vision du gibier humain hanta sa cervelle obscure. Fermant parfois les yeux, il voit là, tout près, à bonne portée, les uhlands apparaître et se profiler sur la neige, avec la bizarrerie de leurs casques à plateau et la longue maigreur de leurs lances panachées d'étoffe; le plus gros, le plus gras de la bande; il entend le bruit de son coup de feu dans le silence morne de la campagne; le uhlan visé, dégingolé, pendait que les autres s'enfuyaient, suivis par le cheval démonté qui se saute librement. Alors, sur la neige blan-

che, à côté d'un peu de sang qu'elle boit, lui, le Loup, vient contempler le Prussien mort ou agonisant, le Prussien, être qui n'est plus un homme, mais sinistrement l'ennemi.

Belle vision! elle fait broncher les narines du braconnier; il en passe même sa langue sur les glaçons que le froid attache à ses moustaches, et, du cœur, une joie amère lui monte à la gorge... Après le rêve, la réalité.

Un soir que rasant la neige, le soleil tombait lentement sur l'horizon, donnant un adieu fleuri d'or à toute cette nature solitaire et gelée; que, plainte encore gaie jetée au désolement de l'hiver, la grive et le merle lancent leurs dernières notes au jour qui décline, voilà soudain qu'un uhlan débouche dans la plaine, sortant des flancs d'un chemin creux.

Il est proche déjà; découpé en silhouette sur la clarté des champs, arboré du soleil qui derrière lui se couche, le uhlan s'avance, au pas de son cheval, droit sur le braconnier. Mais dans ce silence, dans l'ensemblement de cette grande plaine, ce uhlan chevauchant si étonnement calme, il est si peu belliqueux, que, surpris par la poésie de cette apparition, le Loup, l'œil et l'âme étonnés, restes sans épauler son arme. Devant ce cavalier perdu dans le désert des neiges, et qui s'approche, paisible, semblait venir vers un ami, le braconnier est envahi par l'angoisse de l'assassinat. Filtrant des profondeurs inconcues du cœur, une émotion le paralyse; pourtant à quelques pas de lui, le uhlan s'arrête.

Toujours immobile, derrière sa rachée de houx, le Loup le regarde... C'est un tout jeune homme, point encore moustachu, et blond à en paraître blanc. Barbes par la jugulaire du casque, ses lèvres, sans souvenir du sourire, bleues par le froid, se crispent d'un pli navré, et très beaux, très clairs, ses yeux se voilent du mélancolique regret des choses aimées, des choses laissées derrière soi, sous un toit, au pied d'un clocher...

Du haut de son cheval, dans une pose résignée, il promène autour de lui un regard profondément triste; ce regard des jeunes gens sur qui plane le trépas avant qu'ils l'aient vécu.

Le trépas... Un homme, une brute est là, derrière ce rocher. Mais rien ne bouge... Rien ne trouble la sérénité de la forêt qui dort dans son linceul d'hiver. Nul bruit, nul écho, rien... le silence.

Et bientôt, sans hâte ni ardeur, le uhlan tourne bride et s'en va, tel qu'il est venu, au pas de son cheval. Sa silhouette s'évanouit peu à peu dans la nuit qui tombe en blanchissant la neige...

Quand il a disparu, le Loup se lève, désarme son fusil, baisse le front et pousse un soupir.

Autre avantage remporté par le Gen. Lawton. Pressé Associés. New York, 13 mai.—Une dépêche de Manille au Herald dit que les forces des philippins qui étaient retranchés derrière de solides fortifications à San Ildefonso, au nord de Salinas, en ont été chassées par le général Lawton.

Un sermo à sensation. Cleveland, 6 mai.—Le Rév. R. G. Ransom, pasteur de l'église Bethel Methodist Africaine, de Chicago, a prononcé un long discours, devant une nombreuse assemblée, à l'église Methodist Africaine de St-John.

Il avait intitulé son discours: «The Black Man's Burden». Quelques-unes de ses assertions ont causé une vive excitation dans l'assemblée. A propos de l'exécution de Sam Hose, il a réjeté tout le blâme sur un journal d'Atlanta. Il a engagé les noirs à apprendre à manier habilement la dynamite et à s'en servir, quand ils seront attaqués, pour se protéger, eux et leurs biens.

Le noir est lâche, c'est-il écrit. El Caney et S. J. Juan l'ont prouvé. Toutes les horreurs dont nos hommes terribles sont la ruine de nos institutions et de la civilisation.

La politique d'Agualdo. Manille, 13 mai, 12 h. 30 de l'après-midi.—Agualdo a lancé un ordre en vertu duquel tous les étrangers doivent quitter le territoire insurgé dans les 48 heures. Il n'y a que quelques commerçants, la plupart anglais ou allemands.

Agualdo pense qu'en privant de leurs droits les non combattants, il forcera leurs gouvernements à lui reconnaître la qualité de belligérant, pour assurer la sécurité de leurs nationaux.

Un prêtre philippin qui a eu des relations avec le général Tagal, Treas, a apporté au Père McKinon, chapelain au premier régiment de la Californie, la copie d'une lettre écrite par Agualdo au général Treas.

Le chef insurgé lui demande son avis sur l'opportunité d'une reddition. «Je crains, dit Agual